

# L'esthétique n'est pas dénuée de sens politique

Le vendredi 14 octobre 2016 au Théâtre du REXY, ce fut une soirée connexion, autour d'un échange avec Mohamed El Khatib sur Finir en beauté, pièce en un acte de décès.

D'emblée nous sommes invités à nous asseoir sur scène, en demi-cercle, tout près de Mohamed El Khatib, sur des petits tabourets. Pas de mise à distance possible, ni de relâchement. Nous sommes mis en tension, avec lui. Il développe en effet depuis quelques années un travail d'écriture de l'intime, et explore différents modes d'exposition « anti-spectaculaire ». Nous y sommes.

L'auteur-metteur en scène-acteur nous emmène au coeur d'un travail d'analyse presque sociologique, en même temps qu'au plus près de ce qu'il a vécu.

Dans cette pièce, il raconte cet événement « à la fois exceptionnel et banal, en tous cas universel et totalement privé : celui de la mort de (sa) mère ». Il porte sur scène le matériau des "débris" de ce qu'il a pu vivre, observer, entendre, de l'annonce de la maladie de sa mère jusqu'à son décès .

Si l'artiste tente d'attraper le réel, de vouloir savoir l'inéluctable, le dire, ne pas l'ignorer, il vient bousculer le non vouloir savoir de sa mère. Cela est souligné dans l'entretien enregistré entre sa mère, lui-même, et le médecin oncologue qui avance prudemment ses réponses à celle qui ne demande pas à en savoir plus, seulement à être soulagée. Mohamed El Khatib témoigne ainsi des trous dans le langage, trous liés à la différence culturelle, à la traduction dans la langue maternelle (ses parents sont d'origine marocaine et ne parlent pas français), mais aussi liés à l'impossible à dire, à entendre.

Le spectacle donne à voir presque rien, un voile vide sur le réel. Les paroles viennent tisser ce voile portées par les outils actuels : télévision, téléphone, enregistrements audio. Enregistrées, elles défilent sur un écran noir. Nous les lisons à mesure que nous entendons les voix. Nous avons peu à voir, beaucoup à entendre, le texte écrit auquel nous accrocher, et le sourire de l'acteur. À l'heure du montré à voir, Mohamed El Khatib joue du minimalisme. Seule une image surgira comme par effraction, rappelant l'effort pour voiler le trauma du réel. Une photographie de sa mère, belle et tellement vivante encore, viendra clore la représentation, pour « finir en beauté ».

L'échange, mené avec délicatesse et curiosité par Elodie Guignard et Marie-Claude Sureau, accompagnées de Catherine Dewitt<sup>1</sup>, nous a permis d'en saisir un peu plus de ce travail de nouage auquel l'auteur-metteur en scène-acteur s'est attelé. Le postulat sous-tendant le travail de Mohamed El Khatib depuis quelques années : "L'esthétique n'est pas dénuée de sens politique", prend ici tout son sens. Il interroge : comment faire avec le réel de la maladie, de la mort ? Pourquoi ce tabou dans notre société ?

Malgré les dénégations de l'auteur, ce travail théâtral reste noué à la question du deuil. L'objet construit, le spectacle, efface peu à peu la mère perdue tout en la rendant toujours plus présente, absente à la fois. Lacan souligne dans le Séminaire X, que "Nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons nous dire J'étais son manque<sup>2</sup>", être au lieu de son manque, c'est-à-dire de son désir. Mohamed El Khatib est le seul fils de la famille, entouré de quatre sœurs. Il est celui qui est prêt, dit-il, à effectuer "une O.P.A. organique" pour celle qui a refusé autrefois une greffe du foie pour ne pas quitter son fils jugé, malgré ses 16 ans, « trop petit » !

Oui, on rit aussi. Car c'est avec humour et sensibilité que Mohamed El Khatib témoigne de ce qu'il a pu observer de l'impossible à dire, de la maladresse de chacun, dans cette

période étrange aussi de l'après, où les mots semblent bien souvent dérisoires, toujours à côté, et les attitudes gauches ou décalées face au chagrin et à la solitude ressentie. Ce ratage ricoche, jusqu'aux sons stridents de la musique désaccordée lors de la cérémonie traditionnelle.

Le spectateur repart certes un peu grave, mais souriant, et rendu sensible à ce passage de la vie à la mort. Tout cela sans complaisance morbide. C'est là le talent artistique de Mohamed El Khatib. Il poursuit actuellement un travail avec des personnes ayant perdu un enfant, travail dans lequel il s'agit, là encore, de faire nouage entre le réel de la mort, la représentation imaginaire, et le texte, propre au symbolique. Nous continuerons d'être attentifs à ses prochaines créations théâtrales.

1-Catherine Dewitt est artiste permanente et dramaturge du CDN de Normandie-Rouen.

2-Lacan J., *Le Séminaire, L'angoisse*, livre X, Paris, Seuil, 2004, p. 166.